

XIV^a Muestra de cine mexicano en Guadalajara Éblouissement, révélation et différence culturelle

Monica Haïm

Number 203, July–August 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49004ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haïm, M. (1999). XIV^a Muestra de cine mexicano en Guadalajara : éblouissement, révélation et différence culturelle. *Séquences*, (203), 8–9.

XIV^a Muestra de cine mexicano en Guadalajara

Éblouissement, révélation et différence culturelle

Montréal: neige, froid et grisaille. Transie par cet hiver interminable, j'ai le sentiment qu'il recouvre la terre entière. Et pourtant... Quelque six heures de vol et me voilà au Mexique, sous le soleil brillant de l'autre Amérique. Le choc est indescriptible. Je suis à Guadalajara, la deuxième ville du pays. Ville industrielle extrêmement étendue, elle compte officiellement cinq millions d'habitants mais, en réalité, plus que le double. Autoroutes encombrées de camions, d'autobus et de voitures. Pollution suffocante, mais aussi superbes bougainvilliers aux fleurs violettes, arbres plus que centenaires bordant des avenues très larges et élégantes. Aucun gratte-ciel ne bouche l'horizon. De loin, seules sont visibles les tuiles jaunes des tours de la cathédrale.

Sous l'égide de son université, Guadalajara offre une vitrine à la culture artistique: foire du livre, de l'art contemporain et vitrine du cinéma mexicain, la Muestra de cine mexicano. Les invités de la Muestra sont très nombreux. On compte parmi eux les représentants de tous les festivals importants du monde. L'accueil est chaleureux, soigné, généreux, les soirées plus que meublées: cocktails, dîners, soirées dansantes, rencontres intéressantes, conversations stimulantes, discussions passionnantes et tequila à flots.

La fête commence dans le magnifique théâtre néo-classique curieusement nommé Degollado (le mot signifie égorgé). Situé dans le quartier historique de la ville, l'édifice est l'une des balises architecturales de la glorieuse esplanade qui lie la cathédrale et le palais du gouvernement, où se trouve la fresque *Hidalgo*, l'une des plus célèbres du grand muraliste José Clemente Orozco, au magnifique hospice Cabaña qui abrite le grand chef-d'oeuvre de l'artiste, *L'Homme de feu*.

En ouverture, *Central do Brasil*, de Walter Salles. Le public mexicain, à qui le film est présenté en première, l'accueille avec un enthousiasme modéré. Il faut dire que l'aspect socio-ethnographique du film (brutalisation des rapports humains, misère, violence, délire religieux) ne présente aucun attrait exotique pour un public habitué à vivre au quotidien des dérives sociales identiques.

Suit un grand mais assez intime dîner. C'est le moment des retrouvailles et des échanges. Les conversations portent sur les films à venir, question de se renseigner un peu avant d'établir son programme. L'espagnol est la langue d'usage et presque tous les étrangers, spécialistes ou amateurs de cinéma latino-américain, ont intérêt à le parler puis-

que très peu de films sont sous-titrés.

Le programme est assez chargé. Outre la sélection mexicaine de douze longs métrages, quatorze courts métrages et quatre vidéos, le festival compte une sélection de films basques, un programme de films *ibéroaméricains* où les films de la mère-patrie dominent ceux de l'Amérique, des films canadiens (le pays à l'honneur cette année), une rétrospective intégrale de l'œuvre d'Atom Egoyan, une section dite spéciale dédiée à des films américains réalisés par des cinéastes mexicains et un hommage à la merveilleuse actrice Katy Jurado, occasion de revoir des classiques tels *Los albañiles*, de Jorge Fons (1976) et de voir enfin *La Seducción*, d'Arturo Ripstein (1979-80).

Les salles sont éparpillées aux quatre coins de cette ville tentaculaire. Les distances sont énormes et il est impossible de suivre le rythme de cinq films par jour, la cadence habituelle du festivalier passionné.

Je me concentre donc, comme beaucoup de mes collègues, sur les films mexicains projetés dans les trois salles proches de l'hôtel. Les projections de presse comme les projections publiques sont fortement fréquentées. Entre celles du matin et celles du soir, on assiste aux lancements de livres. Quelques six ouvrages très intéressants portant

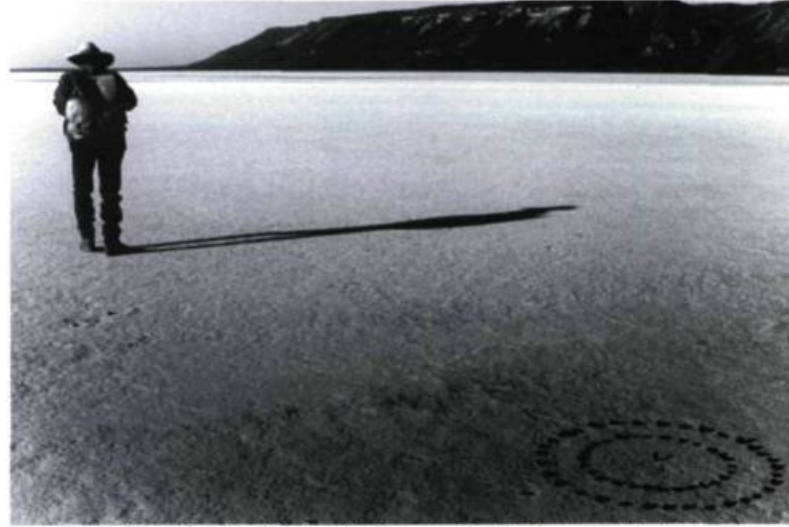


sur des aspects divers du cinéma mexicain ont été lancés, ainsi qu'un excellent cédérom qui retrace l'histoire de cette cinématographie nationale.

Pris dans leur ensemble, les courts métrages se divisent en trois catégories: les films comiques, les films sinistres et les films d'angoisse existentielle. Mis en scène et en images suivant une esthétique classique ou publicitaire, ce sont, en général, des films très moyens, mais qui ne se privent ni d'excès, ni de complaisance ni de prétention. Toutefois, un film d'animation s'est élevé bien au-dessus de l'astuce inconsciente de sa médiocrité: *El Muro*, de Sergio Arau. Ici, pas d'excès, de complaisance ni de prétention. Le film affiche un dessin épuré de très grande qualité. Récit succinct à teneur d'enseignement philosophico-pratique (lorsqu'on rencontre un obstacle, il faut le contourner), rythme harmonieux et conceptualisation limpide.

Parmi les longs métrages, il ne fait aucun doute que *El Evangelio de las maravillas*, d'Arturo Ripstein s'élève à des kilomètres au-dessus de l'ensemble de la production. On dirait d'ailleurs qu'aujourd'hui, au Mexique, il y a deux cinémas: celui de Ripstein et celui des autres. Film très exigeant dont la conceptualisation s'articule à de multiples niveaux, *El Evangelio* est à la fois un hommage au cinéma (l'évangile des merveilles étant l'évangile du cinéma), une réflexion sur le siècle qui l'a vu naître, sur le millénaire qui tire à sa fin et sur l'état présent et historique de l'Amérique latine.

Quant aux autres, on retrouvait le premier film du célèbre metteur en scène de théâtre Antonio Serrano, *Sexo, pudor y lágrimas*, une comédie de mœurs (sexuelles) en milieu artistico-yuppie. L'aspect visuel du film (très bien joué au demeurant) mime à la fois l'esthétique du petit écran et celle des produits semblables fabriqués dans le Nord du continent. Toutefois, il s'en distingue de façon notable par la réflexion qu'il porte sur la jouissance au-delà du simple accouplement



Bajo California: el límite del tiempo – Le déchirement identitaire

sexuel, réflexion qui nous fait saisir, à nous autres *gringos*, ce qu'est une culture non-puritaine.

Quant à comprendre le sens profond de cette différence culturelle, *La Paloma de Marsella*, absolument raté comme objet cinématographique et artistique, est d'un remarquable intérêt socio-culturel. Relevant du cinéma populaire et faisant allusion à toute la tradition du mélodrame latino-américain, le film représente en microcosme la société mexicaine. Dans cette société où la prostituée n'est pas honnie, le poète n'est pas banni et l'homosexuel bien que ridiculisé n'est pas exclu, c'est le puritanisme de la bourgeoisie qui constitue une perversion. De plus, dans quel film *gringo* aurait-on pu entendre une vieille dame dire sans gêne à un vieux monsieur qui lui fait la cour: «J'ai les seins jusqu'au genoux et le cul triste»!

Autre objet culturel intéressant dans la mesure où, cette fois-ci, il rejoint les actuelles préoccupations sociales du Nord, *Bajo California: el límite del tiempo*, premier film de Carlos Bolado. Récit d'un voyage aux sources raconté malheureusement par un scénario très faible et des images recherchées mais qui laissent indifférentes, il explore le déchirement identitaire des Américains d'origine mexicaine.

Enfin, sur un registre très personnel, *Del olvido al no me acuerdo*, premier long métrage de Juan Carlos Rulfo, fils du grand romancier Juan Rulfo, est un magnifique essai documentaire superbement filmé faisant état de la recherche de l'illustrissime père introuvable. En toute probabilité, ce film sera présenté ici à l'occasion des Rencontres du documentaire au mois de novembre prochain.

Monica Haim

*Je tiens à remercier M. Jaime García Amaral, consul général du Mexique à Montréal, de m'avoir accordé son soutien attentionné.



Sexo, pudor y lágrimas – La jouissance au-delà du simple accouplement